



**HAL**  
open science

## Du caricaturiste à l'ermite de Sidi-Bou-Saïd. Jossot ou la conversion d'un artiste

Alain Messaoudi

► **To cite this version:**

Alain Messaoudi. Du caricaturiste à l'ermite de Sidi-Bou-Saïd. Jossot ou la conversion d'un artiste. Les convertis à l'islam : 1100 - 2018, 28, Garnier, pp.53-72, 2021, POLEN - Pouvoirs, lettres, normes, 978-2-406-12028-5. hal-03384334

**HAL Id: hal-03384334**

**<https://hal.science/hal-03384334>**

Submitted on 18 Oct 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Alain Messaoudi, « Du caricaturiste à l'ermite de Sidi-Bou-Saïd. Jossot ou la conversion d'un artiste », version intermédiaire, pour un texte publié dans Jean-Marc Joubert (dir.), *Les convertis à l'islam*, Paris, Classiques Garnier, coll. POLEN - Pouvoirs, lettres, normes, 2021, p. 53-72.

Une rupture manifeste avec le catholicisme.....	3
Se convertir pour s'intégrer à la société locale.....	4
Un islam soufi .....	8
Être musulman et peintre.....	12

Résumé : Caricaturiste reconnu, proche des milieux anarchistes, Henri Jossot (1866-1951) annonce en 1913, dans un quotidien de Tunis, sa conversion à l'islam. Il exprime ainsi son refus d'un matérialisme bourgeois et d'une bonne conscience colonisatrice. L'article revient sur le sens de cette conversion, trop vite qualifiée de « conversion d'artiste », et son impact sur l'œuvre de Jossot comme peintre.

Mots clés : histoire des arts / art history ; histoire coloniale / colonial history ; histoire du Maghreb/History of North Africa ; Belle Époque ; anarchisme/anarchism ; soufisme/sufism.

Le 10 février 1913, *La Dépêche tunisienne*, principal quotidien paraissant à Tunis, publiait un article annonçant la conversion à l'islam d'un artiste résidant dans la régence, Henri Gustave Jossot. Ce dernier avait acquis à Paris un certain renom pour ses talents d'affichiste et de caricaturiste. Il avait en particulier donné près de trois cents images pour *L'Assiette au beurre*, la revue hebdomadaire fondée en 1901 par Samuel Schwartz, se chargeant d'illustrer entre 1901 et 1907 l'intégralité de dix-huit numéros<sup>1</sup>. L'article publié à Tunis, intitulé « La conversion de Jossot », était dû à la plume de l'artiste lui-même, et faisait suite à quelques textes qu'il avait précédemment publiés dans *La Dépêche*<sup>2</sup>. On peut supposer que la direction du journal, proche de la Résidence générale, considérait qu'une telle annonce pouvait satisfaire les autorités françaises, alors que la politique impériale de la puissance protectrice la conduisait à s'affirmer comme un régime respectueux de la religion de la grande majorité de la population en Tunisie<sup>3</sup>. À travers la conversion d'un artiste auréolé de la notoriété qui était la sienne à Paris, la République française ne montrait-elle pas son ouverture d'esprit ? Ne confirmait-elle pas que le processus de francisation du pays ne devait pas faire craindre aux Tunisiens des atteintes à la prédominance de l'islam ? La conjonction d'un certain goût pour la provocation chez Jossot, et d'un intérêt politique de la part des autorités coloniales, firent donc que cette conversion fut un acte public et médiatisé. Reste à l'interpréter. Était-elle l'expression d'un anticléricalisme ? Une marque d'anticolonialisme ? Un trait de dandysme artiste, comme on le suspecta alors ? Une quinzaine d'années après sa

<sup>1</sup> Michel Dixmier et Henri Viltard, *Jossot. Caricatures. De la révolte à la fuite en Orient (1866-1951)*, Paris, Paris bibliothèques, 2010, p. 62.

<sup>2</sup> Ces articles de Jossot ont été réédités par Henri Viltard, dans un volume intitulé *Sauvages blancs* (Le Bouscat, Finitude, 2013).

<sup>3</sup> Sur la politique musulmane de l'État français, voir Pascal Le Pautremat, *La Politique musulmane de la France au XX<sup>e</sup> siècle. De l'Hexagone aux terres d'Islam. Espoirs, réussites, échecs*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2003, et Jalila Sbaï, *La Politique musulmane de la France. Un projet chrétien pour l'islam ? 1911-1954*, Paris, Éditions du CNRS, 2018.

déclaration, dans *Le Sentier d'Allah*, Jossot s'agacera de la façon dont on refusa de prendre au sérieux sa conversion en la qualifiant de « conversion d'artiste »<sup>4</sup>.

Jossot n'a pas seulement composé des dessins, des peintures et des tapisseries, mais aussi produit des textes, dont certains témoignent de sa conversion et de ses étapes. En 1913, il fit paraître à compte d'auteur à Tunis un livret en arabe, intitulé *I'tinâqî (Mon Adhésion [à l'islam])*<sup>5</sup>. Selon Narriman El Kateb Ben Romdhane, qui en a donné un résumé et une analyse<sup>6</sup>, les maladroitures du texte permettent de l'attribuer à une personne maîtrisant mal l'arabe. Il pourrait donc s'agir d'une traduction, par un Européen converti à l'islam<sup>7</sup>, d'un texte composé ou dicté par Jossot. Le récit s'ouvre par la mort de la fille de Jossot, Irma, emportée par une méningite (l'enfant mourut en 1896, alors que l'artiste commençait à voir son talent d'imagier et de caricaturiste reconnu). Sa conception, douze ans plus tôt, avait conduit Jossot, qui n'avait alors que dix-huit ans, à rompre avec la bourgeoisie provinciale dont il était issu. Il avait fait le choix de partir vivre à Paris avec la mère, une lingère employée par ses parents. La perte de leur seule enfant affecta profondément le couple, et Jossot chercha un dérivatif à sa peine en faisant un voyage en Tunisie. Selon *I'tinâqî*, ses interrogations sur la mort et l'éternité de l'âme n'auraient pas cessé après son retour à Paris. Il chercha à rester en contact avec la défunte et à trouver des réponses à sa quête métaphysique à travers le spiritisme<sup>8</sup>, l'occultisme, l'ésotérisme (il fit un bref passage dans une loge martiniste) et la théosophie<sup>9</sup>, mouvements qui connaissaient alors une diffusion relativement large dans les milieux artistiques, et où les références à l'Orient étaient centrales<sup>10</sup>. L'expérience de son voyage en Tunisie avait été suffisamment forte pour que Jossot y retournât. Après avoir passé un été à Sidi-Bou-Saïd, village des environs de Tunis blotti autour d'un sanctuaire (une zaouïa s'étant constituée autour du tombeau d'Abû Sa'îd al-Bâjî, mort en 1231), il aurait songé à devenir musulman. Il se serait alors rendu à Kairouan, où la rencontre du fils d'un Français converti, lui-même musulman, Mohammed bel Hadj Abderrahmane Mader<sup>11</sup>, l'aurait confirmé dans cette voie. Peu avant de se déclarer musulman,

---

<sup>4</sup> « On finit par classer l'affaire en décrétant que la conversion d'Abdou-'l-Karim était une *conversion d'artiste* » (Jossot, *Le Sentier d'Allah*, Mostaganem, imp. Alaouia, 1990 [1927], p. 22, cité par Henri Viltard, « Abdoul-'l-Karim Jossot : polémiques d'un renégat en Tunisie », *Ibla*, n° 201, 2008-1, p. 15-41, p. 15).

<sup>5</sup> Tunis, Imprimerie tunisienne, 1331/1913, 93 p.

<sup>6</sup> Narriman El Kateb Ben Romdhane, « Naissance de la peinture de chevalet en Tunisie au XX<sup>e</sup> siècle », diplôme de l'École du Louvre, 1985. Nous n'avons pas pu consulter le livret, conservé à la Bibliothèque nationale de Tunisie.

<sup>7</sup> Il est possible qu'il s'agisse de Mohammed bel Hadj Abderrahmane Mader.

<sup>8</sup> Issu des marges du protestantisme états-unien, le spiritisme s'est diffusé en Europe à partir du début des années 1850, en profitant des talents de propagandiste d'Allan Kardec (1804-1869). Voir Guillaume Cuchet, *Les Voix d'outre-tombe. Tables tournantes, spiritisme et société au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Le Seuil, coll. L'Univers historique, 2012.

<sup>9</sup> Le mouvement théosophique, fondé à New York en 1875 par Helena Blavatsky (1831-1891) et que dirigeait, pour l'Europe et l'Inde, Annie Besant (1847-1933), s'était diffusé en France à travers des conférences et une revue périodique régulièrement publiée à Paris depuis 1896, *Le Lotus bleu*.

<sup>10</sup> Sur ces mouvements, voir Jean-Pierre Laurant, *L'Ésotérisme chrétien en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, Lausanne/Paris, L'Âge d'Homme, 1992. Jossot aura le projet de laisser un témoignage de cette période de sa vie à travers un roman intitulé *Vadrouilles astrales*, dont la publication, annoncée en 1906, n'aura pas lieu.

<sup>11</sup> Il y aurait accompagné sa conversion, selon le texte d'*I'tinâqî*. Ancien élève de l'école d'art décoratif de Nice, Mader collaborait à *La Dépêche tunisienne* sous le nom de plume de Chamseddine (Henri Viltard, « Abdoul-'l-Karim Jossot : polémiques... », art. cité, p. 18-19).

il aurait séjourné chez les frères Ali et Hassan Abdelwahhab<sup>12</sup>, dont le premier avait été proche d'Isabelle Eberhardt, elle-même une figure de convertie<sup>13</sup>.

#### *Une rupture manifeste avec le catholicisme*

Jossot, en se convertissant à l'islam, avait-il à l'esprit la conversion, trente-cinq ans plus tôt, d'Eugène Réveillaud au protestantisme, acte public destiné avant tout à affirmer une rupture avec l'Église catholique ? Il est probable qu'il en ait eu connaissance. Le livre publié par Réveillaud en 1878 avait en effet connu un succès de librairie<sup>14</sup>. Eugène Réveillaud avait aussi tiré d'une excursion dans le sud saharien une relation que Jossot avait peut-être lue<sup>15</sup>. Jossot connaissait sans doute par ailleurs un des fils d'Eugène Réveillaud, André, qui s'était installé en mai 1911 à Tunis au lendemain de son mariage avec une jeune artiste peintre, Aline de Lens, ancienne élève de l'École nationale des beaux-arts de Paris<sup>16</sup>. Eugène Réveillaud, initié à la franc-maçonnerie avant de se convertir au protestantisme évangélique, et député radical, représentait certes une figure de bourgeois bien inséré socialement que Jossot, proche des milieux libertaires et anarchistes, ne devait guère apprécier. On retrouve pourtant, dans la façon dont Jossot annonça sa conversion à l'islam, l'affirmation d'une rupture avec la religion dans laquelle il a été élevé. Le catholicisme, religion dominante, associée à la bourgeoisie et aux autorités politiques et militaires, aurait été incapable de répondre à ses interrogations spirituelles. On peut voir un procédé littéraire dans la façon dont il dit être venu écouter les sermons de l'évêque dans la cathédrale de Tunis, sans en avoir été touché<sup>17</sup>, avant de se tourner vers l'islam, ou lorsqu'il affirme, dans *Le Sentier d'Allah*, avoir cherché « l'explication des mystères » auprès d'un père blanc, qui lui aurait répondu qu'il devait se « contenter de croire sans comprendre » et ne pas chercher à prendre autrement qu'à la lettre « les fictions, les allégories, les symboles » figurant dans la Bible<sup>18</sup>. Jossot qui avait exprimé son rejet le plus absolu du cléricalisme<sup>19</sup>, ne pouvait éprouver d'attrance pour le catholicisme, que ses contemporains identifiaient généralement comme sa matrice.

Jossot confirma son rejet du catholicisme en l'associant à la laideur, incarnée par une construction récente, la cathédrale de Tunis :

Bon Dieu ! que cette cathédrale est donc laide ! Ça, la demeure du Trop-Haut ? Jamais de la vie ! Une grange, une salle de réunion publique, tout ce qu'on veut excepté la maison de la

<sup>12</sup> *Ibid.* On notera que Ali et Hasan Hosni Abdelwahab avaient un frère peintre, Jilani (Abdul de son nom d'artiste), qui s'était installé à Paris.

<sup>13</sup> Jossot l'évoqua dans un de ses articles : « Cette Russe étrange dont j'ai lu les livres et dont m'ont tant parlé des gens qui la connaissent intimement » (« Impressions de l'extrême sud », *La Dépêche tunisienne*, 3 juin 1913, reproduit dans *Sauvages blancs, op. cit.*, p. 70).

<sup>14</sup> *La Question religieuse et la solution protestante*, Paris, Grassart, 1878. Une 10<sup>e</sup> réédition publiée en 1923 chez Fischbacher, s'accompagne d'une nouvelle préface.

<sup>15</sup> Eugène Réveillaud, *Une excursion au Sahara algérien et tunisien*, Paris, Librairie Fischbacher, 1887.

<sup>16</sup> Aline de Lens abandonnera bientôt la pratique de la peinture pour se consacrer à l'écriture. L'intéressant journal qu'elle a tenu pendant ses années tunisiennes a été publié (Aline R. de Lens, *Journal 1902-1924. « L'amour, je le supplie de m'épargner »*, Paris, La Cause des livres, 2007). Il n'y est pas question de Jossot.

<sup>17</sup> « À la cathédrale de Tunis (I et II) », *La Dépêche tunisienne*, 4 et 19 novembre 1912, reproduit dans *Sauvages blancs, op. cit.*, p. 36-44.

<sup>18</sup> *Le Sentier d'Allah, op. cit.*, p. 20.

<sup>19</sup> « Je suis d'avis qu'il faut développer uniquement son Moi et se foutre de tous les cléricalismes, qu'ils soient bondieusards, maçonniques, ou même anarchistes » (lettre à Jehan Rictus, citée par Michel Dixmier et Henri Viltard, *Jossot. Caricatures..., op. cit.*, p. 104).

prière. Comment se recueillir dans ce hangar où la lumière pénètre avec une crudité aveuglante, éclairant les moindres coins, chassant le mystère<sup>20</sup> ?

Ce jugement porté sur l'édifice de style romano-byzantin construit entre 1892 et 1897, et complété par deux tours en 1910<sup>21</sup>, n'était pas isolé. Le catholique Jules d'Anselme de Puisaye y voyait lui aussi un « monument sans style, muet pour l'âme chrétienne, glacial pour l'imagination cherchant les grandes et irrésistibles manifestations du culte divin », froideur que seuls les vitraux pouvaient corriger<sup>22</sup>. Mais alors que Jules d'Anselme de Puisaye associait le catholicisme à la tradition et voyait dans l'architecture de la cathédrale de Tunis le produit d'un égarement qu'il fallait corriger, Jossot refusait catholicisme et modernité comme deux expressions d'un même mal.

#### *Se convertir pour s'intégrer à la société locale*

Si on peut voir dans la publicité que Jossot donna à sa conversion une certaine forme de mise en scène, il n'en reste pas moins qu'elle correspondait à la rencontre d'une quête personnelle et d'un environnement favorable. À la différence de deux autres convertis qu'il connut indirectement ou directement, le médecin Philippe Grenier et le peintre Étienne Dinet, Jossot ne se fixa pas dans le sud saharien ni dans une région écartée de tout peuplement européen. En s'installant à Sidi-Bou-Saïd, il fit cependant le choix de vivre dans un environnement musulman, qui pouvait favoriser sa conversion<sup>23</sup>, du fait des élites musulmanes qui y résidaient, de la zaouïa qui y était établie, et de la légende, développée depuis les années 1820, selon laquelle Sidi Bou Saïd n'était autre que Saint-Louis, converti à l'islam<sup>24</sup>.

De fait, Jossot, son épouse et la nièce de cette dernière, adoptée par le couple, entretenirent des relations étroites avec certains de leurs voisins musulmans, à Sidi-Bou-Saïd ou à Hammamet, où les Jossot vécurent pendant quelques années. On verra l'importance qu'a pu représenter pour la trajectoire spirituelle de Jossot sa rencontre avec un notable ottoman, Muhammad al-Hâdî (1872-1922), un des fils de Khéreddine pacha, ancien ministre du bey et grand vizir du sultan, domicilié à Sidi-Bou-Saïd. Mais on peut noter dès à présent le mariage de la nièce de Jossot, Marie dite Meryem, avec un Tunisien musulman, Hammouda Skandrani (1892-1970), proche du mouvement Jeune Tunisien (les sources policières le présentent comme lié à Mustapha Sfar, comme lui interprète, et à Hassan Guellaty (1880-1966), membre du parti libre de la constitution (*al-hizb al-hurr al-dustûrî*) ou parti destourien, groupement politique fondé en 1920 pour réclamer la réactivation de la constitution tunisienne, dans la

<sup>20</sup> « À la cathédrale de Tunis (II) », *La Dépêche tunisienne*, 19 novembre 1912, reproduit dans *Sauvages blancs*, *op. cit.*, p. 40.

<sup>21</sup> Saloua OUERGHEMMI, « Cathédrale Saint-Vincent-de-Paul-Sainte-Olive », in Juliette HUEBER et Claudine PIATON (dir.), *Tunis. Architectures 1860-1960*, Arles/Tunis, Honoré Clair/Elyzad, p. 200-202.

<sup>22</sup> Jules d'Anselme de Puisaye, *Les Vitraux de la cathédrale de Tunis et l'esprit religieux de notre temps*, Paris, Ernest Leroux, 1901, p. 9.

<sup>23</sup> D'autres artistes, comme en 1907 le peintre britannique Walter Percy Day, avaient choisi de vivre dans le village, qu'une voie de chemin de fer reliant Tunis à La Marsa rendait relativement accessible. En 1909, le baron Rodolphe d'Erlanger, peintre, mélomane et mécène, avait décidé d'y construire un palais.

<sup>24</sup> Cette légende a été étudiée par André Demerseman (*La Légende tunisienne de Saint Louis*, Tunis, Bouslama, 1986), selon qui elle aurait trouvé naissance dans le milieu de la cour beylicale, comme une sorte de compensation symbolique face à l'expansion française (Yann Potin, « Saint Louis l'Africain. Histoire d'une mémoire inversée », *Afrique & histoire*, vol. 1, n° 1, 2003, p. 23-74, p. 54).

perspective de recouvrer l'indépendance perdue<sup>25</sup>. En 1931-1932, Jossot publiera une chronique dans *La Voix du Tunisien*, un journal destourien dirigé par Chedly Khairallah<sup>26</sup>.

François Pouillon a expliqué la conversion du peintre Étienne Dinet, contemporaine de celle de Jossot, par sa vie au sein de la population musulmane de l'oasis de Bou Saada, en Algérie. Dinet aurait ainsi trouvé un moyen de s'intégrer dans la société locale, désir correspondant aussi à celui de son environnement social, favorable à ce qu'il embrasse la vraie foi : « Adhésion sociologique, si l'on peut dire : moins pour l'*islam* doctrine religieuse que pour l'*Islam*, avec majuscule, par quoi on désigne une civilisation, société et communauté<sup>27</sup>. » Il rejoint là l'avis même de Jossot, pour qui « Dinet subissait l'emprise du milieu auquel il s'était adapté<sup>28</sup> ». L'environnement social avait aussi joué un rôle important une vingtaine d'année plus tôt, dans le cas de Philippe Grenier (1865-1944). Docteur en médecine, républicain, Grenier s'était converti en 1894 alors qu'il vivait en Algérie, dans un monde rural, « au milieu des tribus ». Après son élection inattendue comme député de Pontarlier en 1896<sup>29</sup> (il affirmera à la veille de son entrée à la Chambre que ses goûts le « porteront plutôt vers le parti radical si Allah le veut et si l'on veut m'y recevoir<sup>30</sup> »), il avait attiré l'attention des journalistes en se rendant à l'Assemblée vêtu d'un burnous. En 1897, Jossot l'avait représenté sur une immense affiche publicitaire en compagnie d'Yvette Guilbert, Henri Rochefort, Sarah Bernhardt et Aristide Bruant, tous consommateurs réjouis des sardines à l'huile des conserveries Saupiquet – Grenier, en burnous, se distinguant de ses commensaux en utilisant ses doigts plutôt qu'une fourchette<sup>31</sup>. Il est probable que Jossot se soit intéressé aux raisons mises en avant par Grenier pour expliquer sa conversion :

J'ai adopté le dogme musulman parce que je suis persuadé qu'il est aussi rationnel et plus d'accord avec la science et la raison que le dogme catholique. La loi musulmane est excellente, tant au point de vue hygiénique, puisqu'elle prescrit l'abstention de boissons alcooliques, les ablutions fréquentes du corps et des vêtements, qu'au point de vue social, puisque la société arabe est basée sur l'organisation de la famille et les principes d'équité, de justice, de charité<sup>32</sup>.

On retrouve ce type d'arguments chez Jossot. Il partage l'idée, répandue par certains milieux anticatholiques au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>33</sup>, selon laquelle l'islam serait une religion plus rationnelle que le christianisme :

<sup>25</sup> Archives nationales de Tunisie, E, 550, 95, gens suspects, 28 juin 1920, cité par Henri Viltard, (« Abdoul-'l-Karim Jossot : polémiques... », art. cité, p. 31 et Michel Dixmier et Henri Viltard, *Jossot. Caricatures...*, op. cit., p. 165.

<sup>26</sup> Henri Viltard a analysé les textes qu'il y a publiés (« Abdoul-'l-Karim Jossot : polémiques... », art. cité, p. 33-38).

<sup>27</sup> François Pouillon, *Les Deux Vies d'Étienne Dinet, peintre en islam*, Paris, Balland, coll. Le Nadir, 1997, p. 114.

<sup>28</sup> Jossot, *Goutte à goutte*, texte dactylographié, p. 64, cité par Henri Viltard, « Abdoul-'l-Karim Jossot : polémiques... », art. cité, p. 18.

<sup>29</sup> Élu dans le cadre d'une élection partielle, à la suite de la mort de Dyonis Ordinaire, gambettiste qui siégeait dans le groupe de l'Union républicaine, il ne sera pas réélu deux ans plus tard, les électeurs lui préférant le fils de son prédécesseur, Maurice Ordinaire (1862-1934), qui siégera dans le groupe de l'Union démocratique et travaillera sur des dossiers coloniaux et nord-africains.

<sup>30</sup> Entretien avec le docteur Grenier publié dans *La Petite Presse, journal quotidien* (Paris), 1<sup>er</sup> janvier 1897.

<sup>31</sup> On trouvera une reproduction de cette affiche dans Michel Dixmier et Henri Viltard, *Jossot...*, op. cit., p. 52-53.

<sup>32</sup> Entretien avec le docteur Grenier, art. cité.

<sup>33</sup> Certains déistes étaient tentés de voir dans l'islam une religion qui leur était proche, en mettant en avant l'unité de Dieu et en prêchant une morale pure. Une vision positive de l'islam a aussi été diffusée dans une perspective anti-catholique au sein du courant philosophique (comme dans la *Vie de Mahomed* du comte Henri de

L'islamisme sans mystère, sans dogme, sans clergé, presque sans culte, est de toutes les religions la plus rationnelle ; aussi l'ai-je adoptée, estimant que la créature n'a pas besoin de passer par l'intermédiaire des prêtres pour adorer son Créateur<sup>34</sup>.

On notera cependant une certaine contradiction chez Jossot qui, plutôt que de se tourner vers un islam réformé tel que le défendra bientôt le chaykh Ibn Badis à partir de Constantine, sera attiré par des pratiques soufies, avec une dimension initiatique et ésotérique dont on pourrait dire qu'elles font une place au mystère. Son adhésion à une confrérie sera d'ailleurs raillée, comme le signe de la force d'un habitus clérical hérité de sa culture catholique d'origine<sup>35</sup>.

Jossot voit aussi dans l'islam une religion prônant l'équité. Dans *Le Sentier d'Allah*, il affirme que Dieu, percevant sa soif de justice, lui aurait dévoilé pour l'amener à lui « les iniquités qui se commettent sur la terre africaine<sup>36</sup> ». Se convertir à l'islam, c'était passer dans le camp des colonisés, des opprimés dont il s'était fait le défenseur depuis les années 1890 à travers sa production graphique. De fait, son choix de proclamer haut et fort sa conversion, deux ans après les émeutes du Jellaz<sup>37</sup>, fut sévèrement jugé dans les colonnes de *La Tunisie française*, un journal catholique et conservateur qui prétendait défendre les intérêts des colons. Le journaliste Armand Ravelet, qui avait étudié à l'École des beaux-arts de Paris avant de faire carrière dans la presse, y vit un indécent « reniement de la patrie<sup>38</sup> ».

Jossot affirmait enfin apprécier dans l'islam une religion qui répondait à la « quête de plénitude, de sobriété et de sérénité<sup>39</sup> » qui l'avait conduit en Afrique du Nord. On peut en cela le rapprocher de Dinet qui, selon le témoignage de sa sœur, recherchait la « simplicité »<sup>40</sup>. Marqué par les ravages de l'alcoolisme, un thème qu'il a traité dans son œuvre<sup>41</sup>, Jossot affirmait en 1912 ne boire « que de l'eau », à la différence des « penseurs (!)

Boulainvilliers) et par des protestants unitariens ou sociniens (Ann Thomson, « L'Europe des Lumières et le monde musulman : une altérité ambiguë », in Guido Abbattista and Rolando Minuti (dir.), *Le problème de l'altérité dans la culture européenne aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles : anthropologie, politique et religion*, Naples, Bibliopolis, 2006, p. 259-280).

<sup>34</sup> « La conversion de Jossot », *La Dépêche tunisienne*, 10 février 1913, reproduit dans *Sauvages blancs*, op. cit., p. 58.

<sup>35</sup> « Il a repris sa route de chrétien en entrant dans une confrérie où il retrouvait la hiérarchie, la discipline, l'activité, le but, sans quoi son esprit occidental et chrétien ne saurait vivre » (Paul Pavin de Courteville, recension du *Sentier d'Allah* (publiée le 5 octobre 1927, sans doute dans *La Tunisie française*) reproduite par Henri Viltard sur le site qu'il a consacré à Jossot (<http://gustave.jossot.free.fr/ecrivain.html>)).

<sup>36</sup> *Le Sentier d'Allah*, op. cit., p. 52.

<sup>37</sup> L'annonce de l'immatriculation du cimetière musulman du Jellaz et de son bornage par la municipalité avait suscité l'inquiétude de la population musulmane, qui y voyait le préalable à une opération d'expropriation permettant d'aménager de nouvelles voies ferrées. Le matin du 7 novembre 1911, bien que les opérations de bornage aient été annulées, les manifestants s'étaient rendu en nombre au cimetière. L'arrestation de quelques manifestants suscita des protestations et des violences, qui se propagèrent dans l'ensemble de l'agglomération le jour même et le lendemain, faisant une vingtaine de morts, Tunisiens, Italiens et Français. Soixante-quatorze inculpés sont jugés en juin 1912, trente-cinq condamnés pour rébellion, dont sept à mort (deux d'entre eux seront exécutés). Dix ans après l'insurrection ayant éclaté dans le centre de colonisation de Margueritte en Algérie, *La Tunisie française* a vu dans les émeutes de novembre 1911 le signe d'une opposition inéluctable entre un peuple musulman fanatique et les valeurs de progrès portées par les colons européens.

<sup>38</sup> Armand Ravelet, « Sidi Abd el Karim », *La Tunisie française*, 12 février 1913, cité par Henri Viltard, « Abdoul-'l-Karim Jossot : polémiques... », art. cité, p. 23.

<sup>39</sup> *Le Sentier d'Allah*, op. cit., p. 3.

<sup>40</sup> « À l'instar des nomades qui incarnaient ses aspirations sociales de simplicité (...), Dinet se met à prier avec eux » (Jeanne Dinet-Rollince, *La Vie de E. Dinet [sic]*, Paris, Maisonneuve, 1938, p. 97, cité par François Pouillon, *Les Deux Vies...*, op. cit., p. 114).

<sup>41</sup> On peut citer la livraison de *L'Assiette au beurre* intitulée « Les poivrots » (n° 330, 27 juillet 1907), dont une planche est reproduite dans Michel Dixmier et Henri Viltard, *Jossot. Caricatures...*, op. cit., p. 136. Jossot

modernes qui [le dimanche matin] ont coutume de lamper l'absinthe en guise de ciguë<sup>42</sup> ». Plus tard, il évoquera avec respect les pratiques que le maître de la confrérie de la Alawiyya à Mostaganem préconisait aux fidèles qui voulaient rencontrer Dieu : le jeûne et l'isolement<sup>43</sup>. Jossot s'opposait par là à une culture moderne caractérisée par l'agitation et la consommation qui détruit la beauté du monde. Dans un des textes constitutifs du *Fœtus récalcitrant*, une brochure qu'il publiera finalement en avril 1939 à compte d'auteur, figure un « Évangile de la paresse », précédemment intitulé « Évangile de l'inaction »<sup>44</sup>.

Jossot a manifesté sa colère et sa tristesse devant un développement touristique synonyme d'enlaidissement. Il donne du passage à Nefta, en avril 1910, de quatre touristes anglaises aux « unimaginables coiffures » une image prémonitoire et effrayante. Au cours de cette halte de quelques jours, elles lisent leurs Bibles et boivent leurs tasses de thé, sans prêter attention au paysage avoisinant : bientôt, Nefta ressemblera à l'oasis de Biskra où elle se rendent, et qui est déjà prostituée au tourisme. « Pourquoi (...) attirer les monstres d'Occident sur la terre musulmane ? Pourquoi permettre que leurs pieds plats foulent l'immaculée blancheur du fin tapis qui ne devrait servir qu'aux prosternations des croyants<sup>45</sup> ?... »

En fonction de la même logique de préservation d'une beauté menacée, Jossot s'élève contre un processus d'eupéanisation qui détruit le calme et la beauté qu'il est venu trouver en Tunisie. Charles Géniaux considère qu'il « dénie à ses nouveaux coreligionnaires le droit d'évoluer », en les traitant de « néos »<sup>46</sup>. C'est que Jossot fait partie des nombreux artistes qui voulurent quitter le monde civilisé des métropoles européennes pour trouver dans des sociétés restées rurales<sup>47</sup> ou « primitives », une beauté, un type de relations sociales disparus ailleurs. Sa conversion à l'islam accompagne ce mouvement :

Après le tumulte parisien, le fracas de la vie moderne, Allah m'a offert le repos à l'ombre des palmiers ; il m'a fait entendre les cantilènes que modulent les bédouines quand, la guerba sur l'épaule, elles vont puiser l'eau à la source ; il m'a montré les caravanes qui défilent lentement dans le calme des soirs<sup>48</sup>.

Les tableaux que Jossot expose à Tunis témoignent de sa prédilection pour des vues de sites restés intacts, pas encore enlaidis par la présence des colonisateurs européens apportant avec eux des éléments de modernité. Ce sont des scènes de la « vie indigène de Gafsa », dans le sud du pays, qu'il présente au Salon tunisien de 1921<sup>49</sup> et des vues de Nefta, oasis du Djérid,

---

parvient même à faire passer un message subliminal dans l'affiche qu'il dessine en 1898 pour le Guignolet Cointreau en dessinant un Pierrot dont le visage évoque une tête de mort (*ibid.*, p. 34-35).

<sup>42</sup> « À la cathédrale de Tunis (II) », *La Dépêche tunisienne*, 19 novembre 1912, reproduit dans *Sauvages blancs*, *op. cit.*, p. 40.

<sup>43</sup> *Le Sentier d'Allah*, *op. cit.*, p. 60.

<sup>44</sup> *Le Fœtus récalcitrant*, réédition présentée et annotée par Henri Viltard, Le Bouscat, Finitude, 2011 [1939], p. 42-98. La première édition avait été publiée à compte d'auteur. Henri Viltard souligne qu'à la différence du socialiste Paul Lafargue (1842-1911), dont *Le Droit à la paresse* avait été publié en 1880, Jossot ne lie pas la perspective de l'inaction au développement des machines (« Jossot philosophe. Caricature et métaphysique », *ibid.*, p. 121).

<sup>45</sup> « Impressions de l'extrême sud », *La Dépêche tunisienne*, 3 juin 1913, reproduit dans *Sauvages blancs*, *op. cit.*, p. 70.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 22. C'est de fait le qualificatif dont use Jossot dans un article intitulé « Les Néos-civilisés » (*Le Journal*, 28 mai 1912, reproduit dans *Sauvages blancs*, *op. cit.*, p. 26-29).

<sup>47</sup> Avant de s'installer en Tunisie, Jossot avait fait en 1899 le choix de quitter Paris pour vivre dans la campagne environnante, près de Coulommiers, dans un mouvement qu'on pourrait rapprocher de celui des personnages d'*En rade* de Huysmans (1887).

<sup>48</sup> Charles Géniaux, « Abdou'l-Karim Jossot (conversion d'artiste) », *L'Art et les Artistes*, n° 41, nov. 1923, p. 21-22.

<sup>49</sup> Jean Nicolas Gung'l, « Le Salon tunisien », *La Tunisie illustrée*, 1<sup>er</sup> mai 1921.



qui illustrent l'article que l'écrivain Charles Géniaux consacre en 1923 à l'artiste dans la revue *L'Art et les Artistes*<sup>50</sup>. Cette opposition à un progrès synonyme de modernisation et d'europanisation explique que Jossot ait choisi d'exposer ses œuvres au Salon des artistes tunisiens plutôt qu'au Salon tunisien<sup>51</sup>, pourtant présidé par Alexandre Fichet, socialiste et indigénophile. Les organisateurs du Salon des artistes tunisiens s'étaient en effet opposés à la politique de Fichet, qui avait ouvert le Salon tunisien aux différents courants modernes qui s'exprimaient à Paris<sup>52</sup>. Ce choix n'empêchera pas Alexandre Fichet de continuer à manifester à Jossot sympathie et admiration<sup>53</sup>.

Henri Viltard, en s'appuyant sur un article publié dans *La Voix du Tunisien*<sup>54</sup>, note que la position de Jossot aurait changé au début des années 1930 : il ne se serait plus opposé à l'occidentalisation du pays. L'analyste de l'œuvre de Jossot propose d'y voir un effet du détachement de l'artiste vis-à-vis de l'islam : n'étant plus convaincu de la vérité de la religion qu'il avait embrassée, il n'aurait plus eu le goût de défendre l'intégrité culturelle de l'Islam<sup>55</sup>. *Le Sentier d'Allah* laisse entendre que Jossot avait cherché dans l'islam une réponse à une quête d'universalisme<sup>56</sup>. Plusieurs indices témoignent de cette quête avant 1913, comme sa sympathie pour le mouvement espérantiste<sup>57</sup>. Sa conversion s'inscrit dans cette perspective, en prenant la forme d'un engagement dans une pratique soufie, détachée des revendications spécifiques des nationalistes tunisiens.

#### *Un islam soufi*

Alors que la conversion d'Étienne Dinet fut accompagnée par son ami Slimane, un Mozabite proche du mouvement réformiste des Oulémas, ce sont des adeptes de confréries mystiques, tunisiens et français, qui entourèrent Jossot. C'est sans doute que les deux artistes ne poursuivaient pas la même recherche. À la mort de Dinet, Jossot fit publier un rectificatif dans *La Tunisie française*, pour rappeler que, contrairement à ce qui avait pu être écrit, il s'était converti à l'islam avant Dinet. À cette occasion, il dessina le portrait de son ami, rappelant que, « sous les palmiers qui l'abritent, [il a] passé, en compagnie de son fidèle Slimane, des heures délicieuses, il y a bien longtemps<sup>58</sup> », et publia un extrait de leur correspondance, où Dinet relatait le processus de sa conversion :

<sup>50</sup> Charles Géniaux, « Abdou'l-Karim Jossot... », art. cité, p. 18-24.

<sup>51</sup> Les deux salons se font concurrence entre 1924 et 1934.

<sup>52</sup> Le fait qu'André Delacroix, organisateur du Salon des artistes tunisiens, ait été le voisin de Jossot à Sidi Bou Saïd a pu aussi jouer dans ce choix. Dans *La Dépêche tunisienne*, André Delacroix rend compte favorablement de la seconde exposition de peintures, d'aquarelles et de dessins de Jossot à Boutique d'art, qui présentait à la fois des vues de France, de Sidi Bou Saïd et du sud saharien (Nefta, Bou Saada), prédisant que ses toiles connaîtraient dans le futur des prix équivalents à ceux atteints par les impressionnistes (André Delacroix « Les expositions d'art. Peintures, aquarelles et dessins de Jossot ; peintures de Renée Tourniol et d'A. Frédéric », *La Dépêche tunisienne*, 23 janvier 1928).

<sup>53</sup> En témoigne la façon dont Alexandre Fichet rend compte de la première exposition que Jossot présente à la galerie La Boutique d'art en octobre 1927 (Verbizard [Alexandre Fichet], *Tunis socialiste*, 30 déc. 1927, texte publié par Henri Viltard, <http://gustave.jossot.free.fr/peintre.html>).

<sup>54</sup> Jossot, « Occidentalisation de l'Orient », *La Voix du Tunisien*, 7 juillet 1931.

<sup>55</sup> Henri Viltard, « Abdoul-'l-Karim Jossot : polémiques... », art. cité, p. 34-35.

<sup>56</sup> Le « mystagogue » Kh., dans lequel on peut reconnaître Muḥammad al-Hâdî, fils de Khéreddine pacha, invite Jossot à résorber son Ego « en la Conscience Universelle » (*Le Sentier d'Allah*, op. cit., p. 31-32).

<sup>57</sup> On trouve ainsi un de ses dessins en couverture de la revue *Internacia Socia Revuao*, publiée en espéranto à Paris (*Internacia Socia Revuao*, n° 4, avril 1907, cité dans Michel Dixmier et Henri Viltard, *Jossot. Caricatures...*, op. cit., p. 108-109, avec une reproduction).

<sup>58</sup> Jossot avait rendu visite à Dinet à Bou Saada vers 1909 (Henri Viltard, « Abdoul-'l-Karim Jossot : polémiques... », art. cité, p. 18).

Les prêtres catholiques étaient arrivés à faire de moi un athée, lorsque je débarquais en Algérie, il y a 43 ans. Bien que je fusse alors ennemi acharné de toutes les religions, je ne pus m'empêcher d'être profondément remué à la vue des croyants en prière, et je devins neutre à l'égard de la religion musulmane. Puis, dans une mosquée du Caire, je sentis tout à coup l'Islam s'infiltrer dans mon âme, malgré tous mes efforts pour le repousser. Enfin l'étude de la vie du prophète acheva ma conversion<sup>59</sup>.

Dans cet article, Jossot souligne combien son mode de vie et son engagement sont différents de celui de Dinet dont « l'islamisme (...) était plus actif que spéculatif<sup>60</sup> ». Il vit simplement à Sidi-Bou-Saïd, en marge du pouvoir colonial, quand Dinet passait ses hivers à Paris (c'est là qu'il mourra en décembre 1929), éditait des « ouvrages à cinq cents francs le volume », et vendait des « toiles vingt mille francs<sup>61</sup> ». Il rappelle que les obsèques de Dinet ont été célébrées « à la mosquée du quartier latin, cette souricière voisine de la Préfecture<sup>62</sup> », et que ses funérailles eurent lieu en présence des « Hautes-Crapules<sup>63</sup> ». En rappelant ces éléments, exacts, Jossot marque sa distance. Il reconnaît cependant à Dinet d'avoir été « musulman sincère ; il aurait voulu pouvoir ramener l'islam à sa pureté première et exhortait ses coreligionnaires à vivre comme les compagnons du prophète ». Il signale son action en faveur de ses coreligionnaires : « il utilisait les nombreuses relations qu'il possédait dans le monde politique pour venir en aide aux musulmans d'Algérie beaucoup plus malmenés que leurs frères tunisiens ». Il serait donc normal qu'on le tienne pour un saint à Bou Saada où il laisse « le souvenir d'un homme de bien » : nul doute que les pauvres gens de Bou-Saâda ne considèrent comme le tombeau d'un marabout le petit pavillon qu'il avait fait construire dans son jardin de l'oasis où il est maintenant enterré<sup>64</sup>.

---

<sup>59</sup> « Si Abdou'l-Karim Jossot nous répond », *La Tunisie française*, 27 février 1930. On note que Jossot, en publiant cet extrait, donne une explication différente de sa propre version des faits, selon laquelle Dinet s'est réellement converti après que des tirailleurs l'ont libéré des Allemands qui l'avaient fait prisonnier en 1914 avec sa mère dans leur propriété des environs de Fontainebleau. Il aurait eu le sentiment d'avoir une dette de reconnaissance envers les musulmans. « Longtemps il tergiversa et c'est seulement dans la préface de sa *Vie de Mohammed* qu'il se déclara musulman pour la première fois » (*ibid.*). Un article publié le 17 novembre 1927 dans la revue des réformistes musulmans d'Algérie, *al-Chihâb (Le Météore)*, avant d'être traduit en français pour la monographie que Fernand Arnaudiès consacra à *Étienne Dinet et El Hadj Sliman ben Ibrahim* (Alger, Soubiron, 1933, reproduit dans François Pouillon, *Les Deux Vies...*, *op. cit.*, p. 192-194), évoque une récente cérémonie à la grande mosquée d'Alger, où Dinet aurait prononcé la *chahâda*. On peut considérer que le fait que la date de 1913 ait été inscrite sur la tombe de Dinet confirme les dires de Jossot : aurait-il été besoin de la fixer sur la pierre si elle avait été unanimement reconnue comme celle de sa conversion ?

<sup>60</sup> *Ibid.*

<sup>61</sup> *Ibid.*

<sup>62</sup> « Si Abdou'l-Karim Jossot nous répond », *La Tunisie française*, 27 février 1930. Jossot fait ainsi référence à l'intégration de la mosquée de Paris, inaugurée en juillet 1926, au dispositif de contrôle quasi militaire des travailleurs maghrébins à Paris, à travers le Bureau des affaires indigènes puis le Service d'assistance aux indigènes nord-africains (SAINA) : « la relation de travail est assimilée à un engagement militaire et sa rupture à une désertion. Pour les deux catégories de *déserteurs de la caserne et de l'usine*, un fichier est tenu à jour » (Nedjma Abdelfettah, « Science coloniale et modalités de l'encadrement de l'immigration algérienne à Paris (1917-1952) », *Bulletin de l'IHTP*, n° 83, « Répression, contrôle et encadrement dans le monde colonial au XX<sup>e</sup> siècle », p. 108-127).

<sup>63</sup> « Si Abdou'l-Karim Jossot nous répond », *La Tunisie française*, 27 février 1930. Le cercueil de Dinet fut transporté à Bou Saada. Assistèrent à ses funérailles le gouverneur général de l'Algérie Pierre Bordes, le préfet d'Alger Atger, l'administrateur de Sidi-Aïssa Destaing, le conseiller général Gardel, des caïds, des bach-aghas... aux côtés de Tayyeb el Okbi, figure des réformistes qui constitueront bientôt l'Association des Oulémas (François Pouillon, *Les Deux Vies...*, *op. cit.*, p. 204-207).

<sup>64</sup> « Si Abdou'l-Karim Jossot nous répond », *La Tunisie française*, 27 février 1930.

Contrairement à Dinet, Jossot a bien rompu avec le mode de vie bourgeois. Quelques éléments marquent la différence entre les deux artistes. Alors que Dinet n'a pas présenté sa conversion comme une rupture, et n'a pas fait de l'abandon du vêtement européen un symbole, Jossot a accompagné sa conversion d'une prise d'habit : dans l'article qui l'annonce, il affirme qu'il portera désormais le fez, tout en se moquant de cette coiffure turque, qualifiée de « pot de fleurs renversé<sup>65</sup> ». Et le livret qu'il publie la même année est illustré en frontispice d'un double portrait photographique : le premier, sans doute daté de ses années parisiennes, le montre en costume et haut de forme ; le second, signé du photographe Lehnert, le représente de trois-quarts, la barbe et les moustaches bien taillées, les mains jointes sur les genoux, vêtu d'un magnifique burnous et d'une chemise blanche dont la clarté prend la lumière, et la tête recouverte d'un turban brodé<sup>66</sup>. De façon comparable, alors que Dinet choisit un prénom musulman, Nasr ad-Dîn, qui fait écho à son patronyme d'origine (Dîn/Dinet)<sup>67</sup>, le prénom que choisit Jossot n'a aucun lien avec son nom français<sup>68</sup>.

On l'a dit, Jossot est entré en relations avec un des ses voisins à Sidi-Bou-Saïd, Muḥammad al-Hâdî, fils de Khéreddine pacha. Né à Tunis, Muḥammad al-Hâdî avait rejoint en 1878 son père à Istanbul. Après avoir été nommé auditeur au Conseil d'État, plutôt que de s'engager dans une carrière au service de l'administration ottomane, il avait préféré partir vivre à Paris pour y étudier la peinture<sup>69</sup>. Attiré par les sciences religieuses, il s'était ensuite rendu au Maroc où il avait suivi l'enseignement de Muhammad al-Kittânî (1858-1927), fils du chaykh al-islâm et conseiller du sultan Jaafar b. Idriss, et membre éminent de la confrérie kattâniyya. Revenu à Istanbul au lendemain de la révolution jeune-turque de 1908, il s'était rapproché du chaykh Charaf al-dîn Dagħastânî (1875-1936), maître de la confrérie Naqchabandi, et était devenu une des figures de l'opposition religieuse au gouvernement jeune-turc<sup>70</sup>. Suite à la répression qu'exercèrent les membres du Comité Union et Progrès contre tous leurs opposants au lendemain de l'assassinat en juin 1913 du grand vizir Mahmûd Chevket Pacha, il avait dû quitter l'empire. Il choisit de s'installer dans son pays natal, à Sidi-Bou-Saïd, sans doute attiré par la beauté du site et la présence du tombeau du saint<sup>71</sup>. Si l'on

<sup>65</sup> « La conversion de Jossot », *La Dépêche tunisienne*, 10 février 1913, reproduit dans *Sauvages blancs*, *op. cit.*, p. 57.

<sup>66</sup> Ces deux portraits photographiques sont reproduits dans Michel Dixmier et Henri Viltard, *Jossot...*, *op. cit.*, p. 150-151. Sur l'œuvre de Lehnert, voir le beau livre de Michel MEGNIN, *Tunis 1900. Lehnert et Landrock photographes*, Paris/Tunis, Paris-Méditerranée/Apollonia, 2005.

<sup>67</sup> François Pouillon, *Les Deux Vies...*, *op. cit.*, p. 126.

<sup>68</sup> On peut voir dans le choix de ce prénom une façon de rendre grâce à la générosité (*karam*) de Dieu : « Pour me charmer, le Généreux a composé des jeux de lumière et des harmonies de couleurs adorables qui m'ont plongé dans l'extase ; durant le jour Son soleil a flamboyé sur moi ; pendant la nuit Ses étoiles ont illuminé mes songes. Puis, du fond du Sahara, Il a fait accourir une puissance mystérieuse, une force enveloppante, irrésistible : le souffle de l'Islam m'a prosterné, pantelant, sur le sable des dunes ; alors j'ai clamé l'attestation millénaire des croyants : « Allah est le plus grand » (*Le Sentier d'Allah*, *op. cit.*, p. 23). Il est aussi possible qu'il fasse référence à l'œuvre du mystique sûfi 'Abd al-Karîm al-Jîlî (1365?-1428?), auteur d'*Al-insân al-kâmil fî-l-ma'rîfa*, qui sera traduit en français en 1953 par Titus Burckhardt (1908-1984) sous le titre *De l'Homme universel*.

<sup>69</sup> Muḥammad al-Hâdî aurait non seulement fréquenté l'atelier de Jean-Paul Laurens mais aussi celui de Georges Rochegrosse, sans doute avant 1900, année à partir de laquelle ce dernier passe tous les hivers à Alger (Sadok ZMERLI, « Un grand mystique, sidi Mohammed Kheireddine », *La Vie tunisienne illustrée*, janvier 1923).

<sup>70</sup> Ces éléments sur les contacts de Muḥammad al-Hâdî avec les confréries katâniyya et naqchabandiyya sont tirés du texte que Henri Viltard a consacré au personnage sur son site (« Mohamed Bey Kheireddine (1870-1922), premier « instructeur » de Jossot », <http://gustave.jossot.free.fr/kheireddine.html>), texte lui-même fondé sur une notice biographique publiée par Sadok Zmerli (*Figures tunisiennes, Les Successeurs*, Tunis, Maison tunisienne de l'édition, 1967).

<sup>71</sup> Selon Mohamed-Salah MZALI et Jean PIGNON, Muḥammad al-Hâdî aurait effectué « de nombreux et longs voyages en Arabie » (*Khéreddine homme d'État. Mémoires*, Tunis, Maison tunisienne de l'édition, 1971, p. 17).

en croit *Le Sentier d'Allah*, c'est après avoir reçu pendant la Grande Guerre une lettre en français signée Ghazali, lui proposant de le rencontrer pour l'aider à avancer dans la voie de l'islam, que Jossot entra en relation avec lui, supposant à tort que Muḥammad al-Hâdî pouvait seul en être l'auteur. Jossot présente cette rencontre comme une étape importante dans son cheminement spirituel. *Le Sentier d'Allah* reproduit les propos que le savant aurait tenus lors de leur premier entretien :

Vous ne connaîtrez Allah que par la médiation de Mohammed. Cela revient à dire que l'on ne saurait atteindre l'Absolu sans une préalable immersion dans la Conscience Universelle. Mais pour contempler une abstraction il faut la concrétiser. Matérialisez donc celle-ci en lui faisant revêtir la forme du Prophète, puisque de tous les hommes ce fut lui qui manifesta l'âme du Monde avec le plus d'intensité. Travaillez activement à dessiner en vous son icône ; efforcez-vous de sentir sa présence ; persuadez-vous qu'il vous voit, qu'il vous entend, qu'il connaît vos pensées. Entretenez-vous avec lui ; interrogez-le ; écoutez ses réponses : au début elles seront formulées par votre inconscient ; peu à peu elles vous arriveront d'ailleurs.

À vivre en perpétuel commerce avec l'Envoyé d'Allah, vous finirez par le rencontrer dans vos rêves ; un beau jour il vous rendra visite en pleine veille : durant le *dhikr* il surgira devant vous, dans la même posture que la vôtre, ses genoux touchant vos genoux, il vous regardera en souriant et vous le contemplez sans frayer. Alors, devant cette apparition qui reproduira vos moindres gestes, vous comprendrez que Mohammed c'est vous-même.

Une fois résorbé en la Conscience Universelle, votre Ego devra encore ascendre : il lui faudra monter, monter toujours jusqu'à l'ultime degré initiatique où *Mohammed*, se transfigurant pour la seconde fois, devient *Ahmed*.

Telle est la voie étroite qui mène à la Connaissance. Bien que la plupart des musulmans ne soupçonnent même pas l'existence de chemin secret, vous pouvez le suivre sans crainte : c'est la *Tarika*, le *sentier d'Allah*.

C'est donc une initiation spirituelle soufie que propose le notable ottoman, qui meurt brusquement, à la suite d'une crise cardiaque, le 24 décembre 1922<sup>72</sup>. Un couple de Français convertis et adeptes de la confrérie alawiyya, Eugène devenu Jaafar Taillard (né en 1869), instituteur et interprète judiciaire<sup>73</sup>, et son épouse, servent alors à Jossot d'accompagnateurs spirituels. C'est en leur compagnie que Jossot se rendra en 1924 à Mostaganem auprès du maître spirituel de la confrérie, le chaykh Ahmad al-Alawî, auquel est dédié *Le Sentier d'Allah*<sup>74</sup>.

<sup>72</sup> Sadok ZMERLI, « Un grand mystique... », art. cité. Le demi-frère cadet de Muḥammad al-Hâdî, Tahar (1875-1937), s'était aussi réfugié en Tunisie où il sera nommé en 1921 ministre de la Justice du bey (Mustapha KRAÏEM, « Autobiographie et relations avec la Résidence de Tahar Khereddine Pacha », *Ministre de la Justice de la Régence* », *Revue d'histoire maghrébine* [Tunis], 1974, p. 185-191).

<sup>73</sup> Taillard est représentatif de ces instituteurs qui, au contact des populations arabophones, ont acquis des compétences linguistiques qui leur ont permis d'accéder à un meilleur statut, en devenant professeurs d'arabe dans les écoles primaires supérieures, les collèges ou les lycées, ou interprètes. Il obtint le diplôme supérieur d'arabe, qu'il prépara sans doute à l'École supérieure de langue et de littérature arabe fondée en 1913 à Tunis et placée sous la direction de William Marçais. Ce diplôme, difficile, attestait d'une très bonne maîtrise de l'arabe littéral. Il lui permit d'être interprète traducteur assermenté pour la langue arabe près le tribunal mixte de Sousse. Je tire ces éléments biographiques d'un site consacré à la confrérie Alaouia (<https://acaalawi.blogspot.com/2018/05/jaafar-taillard-eugene-marino.html>, consulté en décembre 2020).

<sup>74</sup> Sur la confrérie et le chaykh Ahmad al-Alawî, dont plusieurs des textes ont été édités en arabe à Tunis, on pourra lire l'article publié en 1936 par Augustin Berque (« Un mystique moderniste : le cheikh Benalioua », *2<sup>e</sup> congrès de la Fédération des sociétés savantes*, Tlemcen, 1936, p. 691-776, réédité dans *Écrits sur l'Algérie*, réunis et présentés par Jacques Berque, Aix-en-Provence, Édisud, 1986, p. 127-136). Martin Lings, lui-même membre de la confrérie, a consacré une biographie au chaykh (*Un Saint musulman du vingtième siècle, le cheikh Ahmad al-'Alawî. Héritage et testament spirituels*, traduit de l'anglais, Paris, Le Seuil, coll. Points, 2017 [1<sup>re</sup> édition, 1967]). On pourra aussi lire avec intérêt l'autobiographie de Robert Irwin, qui fut adepte de la

*Être musulman et peintre*

En 1913, Jossot n'était généralement pas encore considéré comme un artiste définitivement installé à Tunis, mais plutôt comme un artiste parisien qui honorait la régence de sa présence. L'année précédente, il s'était vu réserver une salle entière au Salon tunisien, l'exposition annuelle de beaux-arts qui rythmait la vie artistique locale en matière d'arts plastiques. Un critique, Henri Leca-Beuque, professeur de dessin du lycée de garçons de Tunis, y avait vu « le plus intéressant, le plus français, le plus profondément artiste » des « hôtes passagers du Salon » et l'avait comparé à Molière pour ses « réflexions solides, teintées parfois d'ironie amère, mais soutenues toujours par une très généreuse aspiration vers plus de franchise, autant que stimulées par le mépris implacable de la machiavélique hypocrisie de notre temps<sup>75</sup> ». Les œuvres présentées à Tunis par Jossot se fondaient sur une observation directe des paysages et des habitants de la régence alors même que c'était par son activité de caricaturiste que l'artiste s'était fait connaître, et par la vigueur dénonciatrice de ses caricatures anticléricales et anticoloniales.

Il pouvait sembler paradoxal que ce converti soit un dessinateur et un peintre, alors que l'islam était au Maghreb généralement associé à l'aniconisme. Certains critiques ont d'ailleurs considéré que Jossot ne pouvait réellement continuer à peindre tout en étant musulman<sup>76</sup>. Mais Jossot avait affirmé la primauté de l'imagination sur le travail d'observation de la nature en art. Dans une chronique publiée dans le numéro même de la *Tunisie illustrée* qui rendait compte du Salon tunisien de 1912, Jossot avait présenté son travail de caricaturiste comme une « œuvre purement imaginative et philosophique<sup>77</sup> ». S'il était utile de dessiner d'après nature pour faire provision de formes, de tonalités, cela ne valait que si l'on dépensait ce trésor amassé pour réaliser autre chose :

Il n'y a point d'œuvre d'art sans imagination : le réalisme absolu n'est pas de l'Art. L'artiste doit être un medium de génie, un cicerone du monde des idées et non un pâle copiste des matérialités contingentes. Ayons l'horreur du réel ; cherchons l'Étrange. (...) En vérité, en vérité, je vous le dis : toute œuvre doit être conçue dans la fièvre d'esprit.

L'art est la matérialisation du Rêve : l'artiste doit simplement transposer en mode humain la vision qu'il a des mondes supérieurs ou inférieurs (...) tout paroxysme est de l'Art (...) Exacerbons notre vision, notre technique. Et qu'importe si nous sommes incompris. Le peintre qui n'ose pas choquer le public n'est pas un artiste. Ceux qui s'efforcent de plaire aux bourgeois sont bourgeois eux-mêmes. Nous abaisser vers les profanes, quelle abjection ! C'est la foule qui doit se donner la peine de monter jusqu'à nous<sup>78</sup>.

Cette conception de l'art comme fruit de l'imaginaire et non comme copie de la nature levait tout risque d'incompatibilité avec l'islam. De fait, Dinet ne mit pas fin à sa pratique du dessin et de la peinture après sa conversion, malgré des périodes d'interruption. La conversion confirme un mouvement qui tendait à lui faire abandonner la caricature qui, en dénonçant les travers de la société, pouvait sembler « un exutoire de la haine<sup>79</sup> ». Il se concentre désormais

---

confrérie et vécut quelques années à Mostaganem dans les années 1960 (*Memoirs of a Dervish: Sufis, Mystics and the Sixties*, Londres, Profile Books, 2011).

<sup>75</sup> Henri Leca-Beuque, recension du Salon tunisien de 1912 publiée dans *La Tunisie illustrée*, n° 45, 5 mai 1912.

<sup>76</sup> C'est le cas de Paul Pavin de Courteville, dans sa sévère recension du *Sentier d'Allah* déjà citée.

<sup>77</sup> Jossot, « Chronique d'art », *La Tunisie illustrée*, n° 45, 5 mai 1912.

<sup>78</sup> *Ibid.*

<sup>79</sup> Lettre à Jehan Rictus, juin 1904, citée par Michel Dixmier et Henri Viltard, *Jossot. Caricatures..., op. cit.*, p. 104. Ces derniers ont noté que Jossot n'a de fait publié aucune caricature entre novembre 1907 et son installation en Tunisie en 1911 (*ibid.*, p. 116).

sur des œuvres sans signification politique explicite, à travers lesquelles il peut célébrer la beauté de la création divine, à partir d'éléments naturels ou d'édifices religieux, sous une forme qui, derrière son aspect « décoratif », est expressive. Jossot a ainsi pu traiter à la façon d'un visage le mausolée de Sidi bel Hassen, qui domine le cimetière du Jellaz<sup>80</sup>. Signe que la foi dans la valeur des images et l'islam étaient à ses yeux compatibles, Jossot avait prévu une édition illustrée du *Sentier d'Allah*<sup>81</sup>. Mais le manuscrit comportant texte et dessin, après être passé d'un éditeur à l'autre (Fasquelle, E. Rey, Crès), aurait été repris des mains d'Ambroise Vollard par Jossot : le petit livret publié en Tunisie à compte d'auteur ne contient pas d'autres illustrations que celle de la page de couverture<sup>82</sup>. Cette volonté de rompre avec l'affiche publicitaire et la caricature connaît des exceptions, sans doute parce que Jossot doit s'assurer quelques revenus. Dans ses productions commerciales, il parvient à délivrer un contre-discours : on peut ainsi lire, dans son affiche pour la compagnie du Paris-Lyon-Méditerranée, une paradoxale dénonciation de la façon dont le chemin de fer et le tourisme dévastent la nature et portent atteinte à la dignité des hommes qui constituaient la société indigène traditionnelle<sup>83</sup>.

L'année même de la publication du *Sentier d'Allah*, Jossot témoigne d'un certain détachement vis-à-vis de l'islam : dans une lettre adressée en 1927 au philosophe individualiste Han Ryner en vue d'obtenir de lui une aide pour publier *Le Fœtus récalcitrant*, il dit n'appartenir « plus à aucune religion. Je les ai toutes étudiées : mais j'ai eu beau m'allonger de grands coups de pied sur le coqyx, je n'ai pas réussi à croire en elles<sup>84</sup> ». Il reste cependant attaché au soufisme<sup>85</sup>. Selon Henri Viltard, qui se fonde sur un article de la revue *Leïla* dont le fondateur, Mahmoud Zarrouk, résidait à Sidi-Bou-Saïd, et sur un témoignage oral, vers 1939, il n'aurait plus porté son nom musulman, ni le burnous, ce qui aurait suscité une certaine déception au sein de la population musulmane<sup>86</sup>. Il ne survit que peu de temps à la mort de sa femme en septembre 1947, et c'est civilement qu'il est enterré au cimetière de Dermech en avril 1951<sup>87</sup>. Cette fin explique sans doute qu'il soit tombé dans un oubli relatif dans la Tunisie indépendante et que sa figure ne soit pas commémorée aujourd'hui dans les milieux soufis. C'est au sein de la mouvance libertaire qu'il reste le mieux connu, et chez les caricaturistes. Ironie cruelle de l'histoire, c'est au nom de l'islam

---

<sup>80</sup> Entretien avec Narriman El Kateb ben Romdhane, printemps 2012. Ce tableau faisait partie de la collection de la veuve de Hamouda Skandrani, épousée par ce dernier en secondes noces. On pourrait sans doute faire une lecture religieuse d'une grande partie de sa production picturale représentant des paysages, comme par exemple ses *Aloès à Sidi bou Saïd* (vers 1925) ou sa *Bibliothèque* (vers 1925), reproduits par Michel Dixmier et Henri Viltard (*ibid.*, p. 159-160).

<sup>81</sup> Jossot avait certainement connaissance de l'édition de *La Vie de Mohammed, prophète d'Allah* d'Étienne Dinet, illustrée par Mohamed Racim (Paris, Piazza, 1918).

<sup>82</sup> *Le Sentier d'Allah*, Tunis, Imprimerie-Publicité V. Hababou et Cie, 1927. La couverture illustrée est reproduite dans Michel Dixmier et Henri Viltard, *Jossot. Caricatures...*, *op. cit.*, p. 148.

<sup>83</sup> Pour une reproduction et une mise en perspective de cette affiche, voir *ibid.*, p. 145-146.

<sup>84</sup> Lettre écrite à Hammamet le 4 avril 1927, citée par Henri Viltard, « Jossot philosophe. Caricature et métaphysique », in *Le Fœtus récalcitrant*, réédition présentée et annotée par Henri Viltard, Le Bouscat, Finitude, 2011 [1939], p. 121-122.

<sup>85</sup> Jossot lui consacre un court article dans une revue publiée entre 1932 et 1936 à Tunis sous la direction d'Anne Denis-Dagieu (« Les sentiers du çoufisme », *Les Papiers du merveilleux*, n° 3 p. 76-78).

<sup>86</sup> Khaled, « Émancipation », *Leïla*, 4<sup>e</sup> année, n° 2, juillet 1939 et témoignage d'Ahmed ben Mbarek, né vers 1919, cités par Henri Viltard, « Abdoul-'l-Karim Jossot : polémiques... », art. cité, p. 29.

<sup>87</sup> Jean Maitron, « Gustave, Henri Jossot », *Le Maitron. Dictionnaire biographique. Mouvement ouvrier. Mouvement social*, version mise en ligne le 24 novembre 2010, dernière modification le 16 mai 2011 (<http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article114651>).

que le directeur de la rédaction de *Charlie Hebdo* Stéphane Charbonnier dit Charb, qui exprima son admiration pour Jossot et lui consacra un dessin<sup>88</sup>, fut assassiné en janvier 2015.

---

<sup>88</sup> Ce dessin, qui met en scène un dialogue entre deux policiers (« Jossot, c'est un islamiste. – Ça m'étonne pas, chacun de ses dessins était un attentat ») est reproduit sur le site que Henri Viltard consacre à l'œuvre de Jossot (<http://gustave.jossot.free.fr/actu.html>).